Revue algérienne des lettres **Issn 2602-621X | Eissn 2661-4447**

Volume 8, N°2 | 2024 pages 330-338

Soumission : 27/11/2023 | Acceptation : 11/02/2024| Publication : 30/06/2024

Cet article est disponible sous la licence Creative Commons Attribution 4.0 International

Franchissements des frontières dans *L'une et l'autre* suivi de *Mes pairs* de Maïssa Bey

Border crossings in *L'une et l'autre* suivi de *Mes pairs* by Maïssa Bey

Hanène LOGBI [1]
Université Frères Mentouri, Constantine 1, laboratoire SLADD |Algérie
hanene.logbi@umc.edu.dz

Résumé : *Cet article se propose d'examiner les limites de l'autosociobiographie dans L'une et l'autre suivi de Mes pairs de Maïssa Bey. L''ouvrage raconte l'histoire d'une enfance brisée par la mort du père comme il relate l'accès à la résilience grâce aux orientations de ce même père.*
L'une et l'autre suivi de Mes pairs dépasse l'autosociobiographie dans la mesure où se dessine une tendance à rassembler les différentes couches sociales que de les séparer comme le veut la notion élaborée par l'occident.

Mots-clés : *Autosociobiographie, écriture de soi, résilience, mémoire collective, littérature algérienne.*

Abstract : *This article aims to examine the limits of autosociobiography in One and the other followed by My peers by Maïssa Bey. The work tells the story of a childhood shattered by the death of the father as it relates the access to resilience thanks to the guidance of this same father.*
Both followed by My peers go beyond autosociobiography to the extent that there is a tendency to bring together the different social layers rather than separating them as the notion developed by the West requires.

Keywords: *Autosoiobiography, self-writing, resilience, collective memory, Algerian literature.*

« Je sais maintenant, grâce aux récits intimes de mon for intérieur, et aux histoires d'enfances fracassées, qu'il est toujours possible d'écrire des soleils. »

Boris Cyrulnik, *La nuit j'écrirai des soleils*

[1] Auteur correspondant : HANENE LOGBI |hanene.logbi@umc.edu.dz.

L'autosociobiographie, un nouveau sous-genre, prend place parmi les différentes formes de récit de soi. Cette contribution a été inspirée à la suite de la lecture d'un article portant sur l'autosociobiographie qui ouvre sur une série de réflexions autour de l'écriture de soi, ses motivations et sa portée. Dans cet article intitulé « *L'autosociobiographie, une forme itinérante* » de Philippe Lammers et Marcus Twellmann, la thèse émise par les auteurs nous a interpelée. Ils évaluent à l'échelle européenne l'origine de l'autosociobiographie, en déclinent les traits définitoire et envisagent les conditions sociohistoriques, économiques et institutionnelles de sa diffusion à travers les pays européens dans le cadre de la mondialisation et selon le point de vue de la réception. Ils soutiennent que les idées en traversant les frontières subissent une transformation et par conséquent que l'autosociobiographie « en voyageant » est modifiée. Leur réflexion débouche sur la conclusion suivante : l'éducation de masse généralisée depuis 1945 a permis l'émergence de ce sous-genre et cette forme littéraire itinérante n'est pas une simple vue de l'esprit.

Cependant ces deux chercheurs ont établi une distinction d'ordre heuristique séparant les pays développés du reste du monde. Ils émettent l'hypothèse qu'il est difficile de parler d'autosociobiographie dans les pays en voie de développement. Selon les auteurs, dans ces pays, il n'y aurait pas de classes sociales constituées, par conséquent il ne pourrait y avoir de franchissement de classes sociales et culturelles, donc difficulté à écrire dans une forme qui s'apparente à l'autosociobiographie, pour le moment.

Cet article introduit la notion de spécificités nationales en matière d'autosociobiographie. L'ouvrage de Maïssa Bey, intitulé *L'une et l'autre suivi de Mes pairs* nous incite à interroger la pertinence des affirmations de Philippe Lammers et Marcus Twellmann. Force est de constater que dans ce récit de soi les dimensions culturelle et sociale semblent prégnantes. Aussi ce texte répond-il aux exigences établies pour déterminer l'autosociobiographie ? Peut-on évoquer des spécificités nationales déterminantes dans cet opus ? Nous supposons que le récit de Maïssa Bey tout en relevant de l'intime porte un regard sans réserves sur l'état d'une partie de la société algérienne à un moment donné de son Histoire. Dans une première partie, nous évoquerons les traits caractéristiques de l'autosociobiographie. La seconde partie fera l'objet d'une lecture allant de l'individuel au collectif. La troisième, en référence au principe de résilience, permettra de spécifier le rapport de Maïssa Bey à l'écriture. La quatrième partie apportera une réponse à la question de l'autosociobiographie.

1. Principes du sous-genre

Reconnue comme écrivaine représentative de l'autosociobiographie, Annie Ernaux désigne par ce terme son roman, *La Place*, paru en 1983, où elle raconte sa vie et celle de son père. Dans sa démarche, elle s'inspire de Pierre Bourdieu. Ce dernier établit que l'auto-socioanalyse consiste à porter un regard objectivé et distancié sur sa trajectoire personnelle. L'analyse retient les traits nécessaires à l'explication du parcours de l'individu au sein d'une société donnée.

L'autosociobiographie désigne donc une autobiographie qui envisage la construction de soi en tant que sujet social. L'autosociobiographie situe la formation de soi au confluent de nombreuses interrelations dont celles des classes sociales. La notion de « place » reflète la focalisation sociologique qui envisage celle occupée par le sujet au sein du champ social, au cours de sa trajectoire. Cette forme d'autobiographie représente « *une*

inclination à se faire l'idéologue de sa propre vie, en sélectionnant en fonction d'une intention globale certains traits significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence. » (Bourdieu 1986 :69)

Certes, Annie Ernaux raconte son expérience personnelle et familiale, dans son roman-phare, *La Place*. Par ailleurs, elle se définit elle-même comme « une transfuge de classe » afin d'expliquer son ascension sociale vécue comme une désertion, une trahison portées à son milieu populaire et modeste d'origine. Effectivement, grâce à ses études, elle a pu évoluer, mais lorsqu'elle tente de retourner vers la classe populaire, elle ne peut y retrouver sa « place». L'on relève, dès lors, qu'il existe deux pôles dans une production autosociobiographique, d'une part, celui des souvenirs individuels et familiaux, d'autre part, celui de la position occupée dans la classe sociale. Ernaux déclarant « *écrire pour venger sa race* » s'interroge également sur la place assignée aux femmes par l'ordre social de l'espace dans lequel elle évolue (Ernaux in L'Obs 2011). Ainsi, dans une autosociobiographie, l'auteur s'objective pour mieux examiner ses dispositions en cherchant à expliquer les motifs et les causes de son devenir. Ceci permet de conférer une portée plus grande à cette forme autobiographique par les références aux conditions idéologiques, économiques, historiques et culturelles, facteurs qui structurent la dimension sociologique.

Quant aux traits définitoires établis par les auteurs Lammers Philippe, Marcus Twellmann, on retiendra parmi ceux-ci que l'autosociobiographie est un ensemble de narration et d'analyse sociologique. La narration concerne l'autobiographie, l'analyse sociologique porte sur le franchissement des frontières entre classes sociales et la volonté de figer l'ordre de ces classes. Le sujet qui franchit une frontière sociale se découvre en rupture aussi bien avec la nouvelle classe qu'avec l'ancienne. Il y a impossibilité de retour. Cette impossibilité signifie la tendance à vouloir « immobiliser ainsi l'ordre des classes. » (Lammers &Twellmann 2021:7)

2. Le récit de soi entre singularité et groupe

Comment Maïssa Bey procède-t-elle pour retracer sa personnalité ? Elle commence par présenter une accumulation de traits définissant son identité, sa langue, sa nationalité, son origine ethnique, sa religion. Tous ces éléments font que d'emblée, l'auteure au lieu de parler d'elle-même introduit la notion de communauté.

Or, on sait depuis Pierre Bourdieu que « l'histoire *de l'individu n'est jamais qu'une spécification de l'histoire collective de son groupe ou de sa classe.* » (Bourdieu, 1972 :89)

Essayons donc de voir en quoi le texte de Maïssa Bey est bien une spécification de l'histoire collective de son groupe.

D'emblée, elle s'inscrit non dans une vision singulière, mais commune. Plus que d'un « je », elle parle d'un « nous ».

> Ou s'agit-il seulement pour moi, à travers le « je » qui est l'objet de ces lignes, de vous permettre d'accéder à la connaissance du « nous » ? J'entends par « nous » ceux qui, par la nationalité, la langue, l'origine, l'histoire, l'ethnicité, la religion seraient les plus proches de moi. Autrement dit les miens. (Bey 2010 :11)

Elle se présente comme Algérienne, d'origine arabe par son père qui fait partie des Beni Ameur, farouches résistants à la colonisation française qui ont combattu aux côtés de l'émir Abdelkader. Les Beni Ameur constituent une branche de la tribu des Béni Hillal, tribu arabe, dont elle rappelle le don d'éloquence et de poésie et qui a donné naissance à une geste comparable à celle de la chanson de Roland.

Elle est arabe par ses origines, par sa culture et ses mœurs et par sa langue. Mais elle spécifie que cette langue est un dialecte qui diffère de la langue classique. Sa religion est l'islam (autre singularité, un islam ancestral). Donc elle se présente comme faisant partie d'une communauté avec cependant quelques singularités.

2.1. Le collectif, l'individuel et le social

En général l'œuvre littéraire est doublement déterminée selon Delory-Momberger :

> […] sa production, de fait, est doublement déterminée en tant qu'objet singulier de langage d'une part, et d'objet public de communication, d'autre part. Cette œuvre est le lieu de tension entre les valeurs opposées du privé et du public, du singulier et du pluriel, du dehors et du dedans, de l'individuel et du social. (Delory-Momberger, 2000 :90)

Pour chacune de ces oppositions, il est aisé de trouver des exemples tirés de *l'Une et l'autre* suivi de *Mes pairs*. Ainsi, si parler de ses origines, de sa nationalité peut faire partie de l'ordre du public, nous pénétrons dans l'intime quand l'auteure évoque l'opposition de son père aux traditions ancestrales à propos de son propre mariage. Instituteur, il voulait, pour lui, une femme qui soit instruite, contrairement à la tradition qui préconisait le choix d'une femme issue de la famille et choisie par les parents pour le fils.

Elle s'inscrit dans le pluriel quand elle parle de l'origine ethnique arabe, mais dans le singulier, ainsi que déjà dit, lorsqu'elle spécifie : « … la langue maternelle, l'arabe algérien ...celle qui dès les première aubes a dessiné pour moi les contours du monde .Langue parlée, langue, variante linguistique de la langue matrice, l'arabe classique ». (Bey, 2010:22)

Enfin en rappelant les choix de son père, elle passe de l'individuel au pluriel :

> Il alla au collège, puis fut admis à l'école normale d'instituteurs de Bouzaréah, à une époque où l'on commençait à peine à accepter l'idée qu'un indigène pouvait se montrer aussi intelligent, et parfois plus, que ses condisciples nés sur la même terre, mais héritiers, eux, dès l'instant où ils ouvraient les yeux sur le monde, d'une civilisation et d'une culture qui en faisait des êtres supérieurs[…] Pourquoi a-t-il choisi de se démarquer de sa fratrie ? Pourquoi lui ? Pourquoi ni ses frères ni a fortiori ses sœurs n'ont-ils choisi la voie ? (Bey, 2010 :32-33)

Nous sommes, dès lors, en mesure d'interroger le texte selon les traits définitoires de l'autosociobiographie, qui d'après P. Lammers et M. Twellmann accordent une importance particulière à la dimension culturelle des différences sociales sur fond économique. Les autosociobiographes utilisent le concept de classe, transféré dans la sphère culturelle de manière programmatique afin d'interpréter leur trajectoire. L'individu franchit une frontière entre des classes ou des milieux sociaux différents notamment, grâce à la culture et à l'éducation.

Si l'autosociobiographie s'est développée d'abord dans les pays dits premiers, (Union européenne et occident), elle le serait moins dans les pays seconds, la Russie et les pays qui lui sont associés, et encore bien moins dans les pays dits émergents. Cependant, la démocratisation de l'enseignement fait que ce genre est appelé à être de plus en plus présent à travers le monde. De ce point de vue, Maïssa Bey a bénéficié de l'enseignement, ce qui évidemment lui a permis de s'assurer une place confortable dans la société échappant à l'illettrisme. Née dans une grande famille qui refusait de se laisser dominer

par les colons et où seul le père était allé à « l'école du diable », c'est grâce aux recommandations de ce père qui avait insisté pour que tous ses enfants aillent le plus loin possible dans leurs études qu'elle a pu franchir la barrière sociale qui la destinait à être une petite indigène illettrée, elle a pu entrer dans le monde professionnel, changer de milieu, s'ouvrir au monde des Lettres et de la culture. Lorsqu'elle évoque, la confiscation des biens Habous par la colonisation, l'enseignement de l'arabe proscrit par ces mêmes colons, et le boycott par les Algériens de « l'école du diable », l'école française, elle reste dans le collectif, et plus même dans l'histoire, alors qu'avec la saga des Beni Hillal, elle se situe dans la mémoire collective. Mais lorsqu'elle retrace les circonstances de l'arrestation de son père, son exécution, elle retourne vers l'individuel. Sans cesse, elle passe du singulier au collectif, pour apporter une explication à ce qu'elle est devenue. « C'est malgré mon jeune âge, la colonisation qui m'a amenée à la prise de conscience identitaire, culturelle et même, je peux l'affirmer à présent, politique » (Bey ,2010 :41). Ainsi il y a bien une mise en perspective du collectif à travers l'individuel. Elle examine sa propre vie et celle de son père en relation avec certaines structures sociales dans un contexte donné.

Dans cette forme de récit de soi, la mémoire collective et la mémoire individuelle s'entrecroisent. Le texte de Maïssa Bey tient de la spécification de l'histoire collective de son pays, et de son groupe.
Ainsi, cette écriture de soi trace les contours d'une vie où le collectif, l'histoire d'un peuple, et le personnel sont dans un rapport d'échange, ainsi qu'elle le revendique elle-même :

> Mais, la guerre et la violence qui lui est liée, ont été les deux grilles de lecture avec lesquelles, enfant, je devais déchiffrer le monde et les souvenirs sont encore vifs qui font surgir des scènes sur lesquelles je ne m'attarderai pas ici, mais qui très tôt m'ont fait prendre conscience des stigmates dont dès la naissance ou du moins dès que des regards extérieurs à mon milieu familial se sont portés sur moi, j'étais porteuse. (Bey, 2010 : 41)

2.2. L'autosociobiographie en question

Or, selon les auteurs Lammers et Twellmann, dans les pays émergents, il est difficile de parler d'autosociobiographie, car il n'existe pas de classes sociales proprement dites. L'objection que nous faisons à cette analyse est que même s'il n'y a pas eu de classes au sens de prolétariat et de patronat, comme dans les sociétés occidentales capitalistes, il y avait les colons et les indigènes en Algérie, ce qui revient au même sinon en pire. L'exploitation était flagrante et un fossé immense séparait ces deux groupes humains. Le passage d'un milieu à l'autre, semé d'embûches, peut tout aussi bien valoir celui d'une classe à l'autre. De sorte que l'on peut dire à propos de Maïssa Bey qu'en devenant enseignante, auteure et femme de culture, elle a bien franchi une frontière sociale. Elle aurait pu demeurer l'orpheline condamnée à l'illettrisme par les conditions historiques, matérielles et sociales du pays et de l'époque.

Cependant si pour les autosociobiographies, on évoque le franchissement de frontières entre classes sociales, le problème qui se pose au personnage est le « retour » dans sa classe d'origine. Le personnage, quand il retourne vers elle, a été transformé et se trouve en rupture. De la même manière, il n'est pas totalement à l'aise ni intégré, dans celle où il a pénétré. Par conséquent, selon les auteurs, le transfuge de classe souffre d'un double manque d'appartenance. Ce qui ne semble nullement être le cas de Maïssa Bey et qui affirme être *l'une et l'autre*. Et considère que sa double appartenance est une plus-value,

puisqu'elle a conservé les valeurs positives de sa culture, de sa religion, de sa langue, bref de son milieu d'origine sur lesquelles sont venues se greffer d'autres valeurs issues d'un univers culturel étranger, mais à caractère universel. Elle ne se situerait pas dans un entre-deux comme on a pu le dire des écrivains maghrébins de langue française, ainsi l'écrivaine assume sa double culture.

3. L'intime et la résilience

Le texte de Maïssa bey révèle que l'écriture est intimement liée, chez elle, à l'histoire du père. C'est alors qu'elle joint le dehors au dedans. Lisons, ces phrases qui ont eu tant de mal à prendre forme. On ne les lit que dans la partie finale de son texte intitulée « *Mes pairs* » où elle explique comment elle en est venue à l'écriture : « Le père n'est pas là. Il ne sera plus jamais là. C'est comme une amputation, une douleur qu'on ne peut pas vraiment situer. C'est dans la tête. Dans le corps. » (Bey, 2010 :72)

Dans *La nuit j'écrirai des soleils*, l'essayiste neuro-psychiatre, Boris Cyrulnik, explique que « lorsque le deuil intervient après 6-8 ans, l'enfant éprouve intensément la perte » (Cyrulnik : 107). Maïssa Bey avait 7 ans quand son père a été exécuté par l'armée française, elle confie : « Un peu comme si, un jour initialement semblable aux autres jours dorés ou bleus de l'enfance, quelque chose s'était brisé, dont on ne finira jamais de recoller les morceaux ». (Bey, 2010 :73)

Amputation, brisure, douleur, les mots difficilement finissent par prendre forme sous la plume, dans une ultime partie du texte pour parler de la blessure et du vide. La mort du père a été pour elle un traumatisme. L'écriture comble -t-elle le vide de la perte ? Toujours selon Cyrulnik, la perte d'un être cher est souvent un facteur déclenchant l'écriture chez divers auteurs, il cite parmi les écrivains célèbres, Victor Hugo et son poème *Demain dès l'aube* écrit après la mort de sa fille Léopoldine, morte noyée. Georges Perec finit par écrire *La disparition* à la suite de la disparition de ses deux parents. Maïssa Bey avec lucidité analyse son rapport aux mots, ce rapport passe par la mort du père : « Vivre avec ça. Le mal de père. Orpheline. Or. Feu. Orphée. Triturer décomposer les mots. » (Bey : 2010 :71)

Boris Cyrulnik explique que : « pour ces enfants blessés, les mots sont des bijoux » (Cyrulnik, 2019 :35) Ils aident à représenter dans le monde intime, l'objet de la perte.

> Difficile de commencer. De regarder en arrière. De revenir sur mon enfance. L'avant et l'après.
> Difficile de parler de l'absence. Du manque. Parce qu'enfant, on ne sait pas trop. On ne sait pas trop pourquoi on est différent. Mais c'est là. C'est une évidence. On ne comprend pas les regards, les mots des adultes. On ne comprend pas leurs silences. On ne sait pas quand ça a commencé. Peut- être la nuit où tout a basculé. (Bey : 2010 :71)

Dans ce passage, Maïssa Bey rend compte du changement d'attitude de l'entourage la suite du décès de son père, bien qu'elle ait « bénéficié d'une niche sensorielle stable et chaleureuse » (Cyrulnik ,2019 :25).
Elle a été, de fait, bien entourée par sa famille, ce qui équivaut à un début de résilience. Mais, à l'extérieur du cocon familial les traces de la perte étaient bien là dans le regard des autres. Elle semble avoir subi un traumatisme avec la disparition du père, d'abord, sous forme de « fracas traumatique » ainsi que le nomme Cyrulnik, puis de façon plus insidieuse, mais non moins traumatisante, l'impression diffuse d'une différence que dégage la société à son égard : « Une sensation diffuse d'inconfort. D'insécurité. ...Les

photos de cet après montrent une petite fille toujours en retrait, les sourcils froncés, le regard droit, dans des postures terriblement révélatrices de ce malaise, de cet inconfort. » (Bey, 2010 :73), une sorte de mise à l'écart, des autres, du groupe social.

Le choc traumatique premier, psychique, (la mort du père) est suivi de répercussions tout autant traumatisantes, sociales celles-là, sous forme de stigmatisation en tant qu'orpheline par l'entourage éloigné. Après la perte, le manque, la lecture intervient alors. Elle se crée un monde peuplé de héros de romans, une façon de rester fidèle au mort, de ne pas l'oublier. « C'est mon père qui m'a appris à lire » (Bey, 2010 :79) « Et depuis, pour déchiffrer le monde, pour tenter d'y trouver une place, des livres. Des milliers de livres...C'est l'histoire d'une dévoration » (Bey, 2010 :80).

L'écriture suit la lecture. Elle cherche à s'identifier par rapport à l'autre : « Mais ce n'est que bien plus tard que je m'aperçus que mes personnages préférés avaient tous, ou presque, quelque chose de commun. Ils étaient sans père » (Bey, 2010 :83). Son rapport à la langue est également placé sous le signe de la perte du père : Elle écrit dans la langue que le père a voulu qu'elle apprenne… « C'est mon père qui, avant de mourir, m'a appris à lire dans la langue de l'autre » (Bey, 2010 : 29). En effet, la perte du père qui représente la figure « de l'autorité et le pouvoir, c'est lui qui énonce la loi, donne la direction, ce cadre paternel dirige et sécurise » (Cyrulnik, 2019 : 107).

La langue stimule chez elle la volonté de continuer le chemin tracé par ce père. Il voulait qu'elle aille le plus loin possible dans ses études, celles-ci étant réalisées en français, elle répond aux attentes du père en accomplissant le développement de sa personnalité par l'écriture. Après « *le fracas traumatique* » de la mort du père, vient la résilience. C'est ainsi qu'elle répond au défi de la mort par la résilience telle que la livre l'auteur du concept .En évoluant, son désir de reprendre goût à la vie et de répondre à la perte a été de continuer à suivre les orientations du père et donc d'écrire dans la langue du père, « ce passeur de vie, passeur de langue. » (Bey, 2010 :80) sans renier sa culture arabe, sa religion musulmane et sa langue. Cyrulnik analyse ainsi le rôle de l'autre, ici il s'agit du père :

> Sans Autre je ne suis personne, mais avec un Autre je suis aliéné, heureux de le suivre, de l'imiter, d'apprendre ses mots et ses valeurs : bienheureuse aliénation ! J'ai acquis une langue, une croyance, une culture. Sans lui je serais vide ; avec un Autre, je deviens moi-même...quand il n'y a pas d'autre, il n'y a rien à regarder, rien à écouter. Je ne suis rempli que de ce que les autres ont mis en moi. Sans relations, pas de mémoire, trou de mémoire, rien à voir, rien à dire. Ce n'est que grâce à l'Autre que je deviens celui qui se regarde penser comme s'il était lui-même un autre. La conscience de soi nait dans l'altérité.» (Cyrulnik, 2019 :39).

Elle peut dès lors se définir, non comme étant Autre, mais comme étant l'une et l'autre. D'autant plus qu'elle a vite compris que l'altérité était source de bien-être.

> Tôt, très tôt, les livres sont entrés dans ma vie. Pour l'occuper, l'envahir toute. Prendre toute la place naturellement réservée à la vie. […]Très jeune sans jamais avoir de véritables amies, j'ai eu pour compagnons des adultes, personnages de papier plus proches de moi que mes proches, des femmes et des hommes qui m'ont confié les plus intimes de leurs pensées, qui ont, dans une communauté fraternelle, partagé avec moi le pain et le sel, je veux dire les mots et la vérité de leur être. (Bey, 2010 :27-29)

Elle trouvait l'altérité dans les livres, lisait en français, et c'était sans doute ses premiers pas vers la résilience. Ceci explique son attachement à sa double culture, l'une et l'autre.

Ensuite vient l'accomplissement de soi par l'écriture pour dire et se dire, *Entendez-vous dans les montagnes* est un autre récit de soi, mais l'écriture appelle un autre défi. Elle a travaillé son trauma par l'écriture, psychologiquement et socialement, en affirmant écrire, être de double culture et... être de surcroît femme. Elle franchit de nombreuses frontières sociales.

L'espace de l'écriture étant plutôt réservé au masculin, se dire dans les sociétés conservatrices pour une femme est resté longtemps un tabou.

> Mais il est question de moi. De celle qui a osé dire, qui a osé se dire. Entrer par effraction dans un territoire masculin, celui de la parole publique […] Parce que j'ai eu l'audace ou la prétention de me libérer de l'étau du silence, de découvrir de dévoiler et d'éclairer autrement ce que l'on croyait connaître. De dire les exils quotidiens, insidieux, destructeurs. D'aller au-delà de la décence, de la pudeur, des convenances, de sortir les femmes des réserves dans lesquelles l'imaginaire masculin les a parquées, du harem, des gynécées et autres lieux domestiques pleins de mystères. (Bey, 2010 :63-64)

4. Symboles de l'histoire et société

Puisque le récit de soi touche au privé et au collectif, il rend compte d'une époque déterminée, ainsi que le donne à voir le récit de Maïssa Bey. De fait, ce texte traite de phénomènes sociaux et historiques comme la guerre d'Algérie. « La guerre. Un mot qui claque, qui désaccorde la lumière, qui creuse des tranchées dans la perception du jour. Une déflagration. Un mot qui entre en vous et ne vous quitte plus » (Bey, 2010 : 73). Et la résistance, celle de ceux qui étaient convaincus par la cause qu'ils défendaient et dont la force de conviction leur a permis de mourir en valeureux martyrs à l'image de son père.

De plus rappelant que les enseignants instituteurs ont constitué un groupe important dans la société algérienne pour la diffusion des idées d'égalité des droits au temps du colonialisme. Issus d'un milieu modeste, ils ont diffusé des idéaux de justice sociale et de liberté dans les classes d'indigènes qui leur étaient affectées par ségrégation, puisque les indigènes enseignaient aux indigènes et non pas aux petits colons. Elle narre donc l'histoire de ces anciens de l'école normale d'instituteurs de Bouzaréah, et montre implicitement le rôle qu'ils ont joué dans l'éveil des consciences. Elle fait état de son engagement en tant que femme, quand elle évoque la façon dont ses romans de femme ont été accueillis. Là encore, elle donne un aperçu d'un état de la société de cette époque. Enfin, dans le débat ouvert sur le choix ciblant l'utilisation de telle ou telle langue, l'auteure s'inscrit dans une position tranchée en déclarant être l'une et l'autre, et se positionne en faveur de l'interculturalité. L'une et l'autre s'inscrit bien dans un rapport au social et à l'histoire. De plus, il tend à l'exemplarité en renfermant des symboles de la spécificité d'une histoire, d'un contexte.

L'autobiographie renvoie à la connaissance de soi et à la divulgation d'un univers personnel qui se construit face à un monde extérieur. Ce qui est déjà un franchissement de frontières culturelle et sociale puisque parler de soi a été doublement haïssable, dans un temps peu lointain, souvenons-nous de la polémique soulevée par la parution de *La soif* d'Assia Djebar (Les critiques lui ont reproché la production d'un roman à caractère sentimentale alors que l'Algérie avait besoin d'écrits plus engagés). Cependant, Maïssa Bey inscrit son entreprise dans son histoire familiale, dans celle de son pays et dans l'aventure de l'écriture. Elle se réclame d'une double culture, la revendique et souligne la renaissance à soi qu'elle lui procure. Si l'autosociobiographie en général se résume à ce

malaise, l'impossible retour, induit par le franchissement des frontières sociales et culturelles, alors *L'une et l'autre* n'est pas une autosociobiographie bien qu'elle en porte les traits ; en lieu et place de malaise ce serait un bénéfice existentiel chez Maïssa Bey. Bourdieu nous aide à comprendre ce phénomène, lorsqu'il dit : « la fonction d'une œuvre importée, n'est pas déterminée uniquement par le champ d'origine, mais dans une même mesure par le champ de réception. »(Lammers et Twellmann 2021 :15), ce qui revient à dire que *L'une et l'autre* a été écrit en fonction d'un public algérien, et ne répond pas à toutes les normes d'un concept élaboré par l'occident.

En revanche, l'œuvre reflète son auteure, son temps, sa société, en même temps qu'elle s'y reflète. On peut dire que l'auteure n'est pas un épiphénomène de sa société, elle s'approprie le réel, dans une auto-description, l'interroge et le médiatise se situant dans une relation interactive qui permet à chacun à son tour d'interroger ce réel et sa signification, à sa manière. Le texte interpelle le lecteur dans la mesure où il entreprend de fonder une symbolique propre à la mémoire collective. En effet, s'inscrivant dans une société et dans une époque circonscrite, elle a tendance à influer sur les représentations que la société se fait d'elle-même. Elle donne à voir un parcours biographique singulier qui peut illustrer par l'exemple concret une certaine vision de la communauté, comme celle des martyrs de la révolution algérienne, ou encore celle des instituteurs formés à l'école de la Bouzaréah. De ce point de vue, l'écriture de soi qui retrace une vie, par le biais de procédés et de recours aux événements de l'histoire individuelle et commune, fixe à sa manière les événements et ouvre l'accès à une symbolisation collective.

Maïssa Bey, en franchissant les frontières entre les groupes sociaux tend à tisser des liens, plutôt que de dresser des barrières et s'enfermer à l'instar des autosociobiographes. En renouant les fils avec le père, elle renoue les fils avec ses pairs. Car elle recherche ce qui rassemble plutôt que ce qui sépare. Dans ce sens elle s'écarte des normes de l'autosociobiographie telle que définie par Lammers Philippe, Marcus Twellmann, c'est-à-dire celle de l'impossibilité de trouver sa place dans une classe sociale.

Références bibliographiques

BEY M.2010. *L'Une et l'Autre suivi de Mes pairs*. Barzakh. Alger.
BEAUJOUR M.1980. *Miroirs d'encre*. Le Seuil. Paris.
BOURDIEU P.1972. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Librairie Droz. Genève.
BOURDIEU.P.1986. « *L'illusion biographique* », Actes de la recherche en sciences sociales N°62/63.
COUDREUSE A., SIMONET-TENANT F.2009. *Pour une histoire de l'intime et ses variations*. L'Harmattan. Paris.
CYRULNIK B. 2019.*La nuit, j'écrirai des soleils*. Odile Jacob. Paris.
CYRULNIK Boris.2022. *Le laboureur et les mangeurs de vent*. Odile Jacob. Paris.
DELORY-MOMBERGER Ch. 2000. *Les histoires de vie*.Ed. Anthropos.Paris.
ERNAUX.A. Entretien L'OBS. <http//biblios.novelobs.com/romans/2011 209. OBS6413/annie-ernaux-je-voulais-venger-ma-race-html>
LAMMERS Ph., Marcus TWELLMANN M. 2021. *L'autosociobiographie, une forme itinérante*. In Emergence d'un genre l'autosociobiographie. *COnTEXTES*. [En ligne], Varia, mis en ligne le 16 décembre 2021, consulté le 26 septembre 2023. URL : http://journals.openedition.org/contextes/10515
LEJEUNE Ph.1994. *Le pacte autobiographique*. Editions du Seuil. Paris
SANCHEZ HERNANADEZ A. 2013. *L'autobiosociobiographie d'Annie Ernaux : un genre à l'écart*. Annales de Filologia Francesca. [en ligne], consulté le 21 octobre 2023. URL : https://revistas.um.es/analesff/article/view/315871/222891